



HAL
open science

Laurent Mellet, Des édouardiens aux modernistes. Les alternatives libérales du roman anglais. Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. “ Horizons anglophones/Present Perfect ”, 2021, 216 p.

Georges Letissier

► **To cite this version:**

Georges Letissier. Laurent Mellet, Des édouardiens aux modernistes. Les alternatives libérales du roman anglais. Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. “ Horizons anglophones/Present Perfect ”, 2021, 216 p.. Cahiers Victoriens et Edouardiens, 2022, 96 Automne, 10.4000/cve.12074 . hal-03915715

HAL Id: hal-03915715

<https://hal.science/hal-03915715v1>

Submitted on 6 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Laurent Mellet, *Des édouardiens aux modernistes. Les alternatives libérales du roman anglais*

Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Horizons anglophones/Present Perfect », 2021, 216 p.

Georges Letissier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cve/12074>

DOI : [10.4000/cve.12074](https://doi.org/10.4000/cve.12074)

ISSN : 2271-6149

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Ce document vous est offert par Nantes Université



Référence électronique

Georges Letissier, « Laurent Mellet, *Des édouardiens aux modernistes. Les alternatives libérales du roman anglais* », *Cahiers victoriens et édouardiens* [En ligne], 96 Automne | 2022, mis en ligne le 01 octobre 2022, consulté le 06 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/cve/12074> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cve.12074>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Laurent Mellet, *Des édouardiens aux modernistes. Les alternatives libérales du roman anglais*

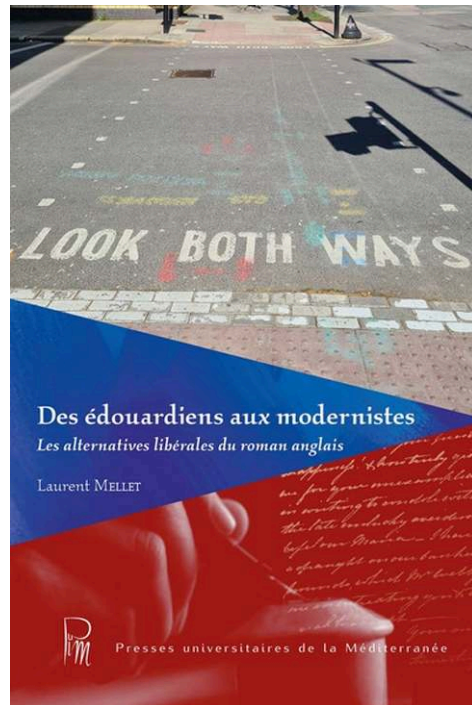
Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Horizons anglophones/Present Perfect », 2021, 216 p.

Georges Letissier

RÉFÉRENCE

Laurent Mellet, *Des édouardiens aux modernistes. Les alternatives libérales du roman anglais*, Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, coll. « Horizons anglophones/ Present Perfect », 2021, 216 p. IBN : 9782367814315

1 C'est par un titre en trompe l'œil que Laurent Mellet invite le lecteur à une désobéissance taxonomique en s'écartant des nomenclatures habituelles de l'histoire littéraire, au nombre desquelles l'opposition bien connue entre roman moderniste, tenu pour le paradigme de la nouveauté, et roman édouardien, peinant à s'affranchir d'une esthétique victorienne à l'agonie. De l'aveu même de son auteur, le titre de l'ouvrage, *Des édouardiens aux modernistes* est à entendre moins comme une succession chronologique portée par une visée téléologique de l'histoire littéraire, que comme un mouvement pendulaire, voire une oscillation, entre ces deux mo(uve)ments (191). Autrement dit, et sans minorer la force de rupture du credo moderniste « Make it new », il existe aussi des passerelles entre ces deux courants



qui se feraient jour en éprouvant l'écriture, la lettre du texte, comme « démocratie narrative » selon Pierre Rosanvallon (111, 196 et *Ebc* 57/2019). Si Mellet inscrit sa réflexion sur les interpénétrations et intersections entre les romans édouardien et moderniste dans le sillage d'un renouveau de la critique anglo-saxonne (Rachel Potter, Anne Fernihough et bien d'autres encore), son étude puise aussi abondamment dans un corpus philosophique français contemporain (François Jullien, Jacques Rancière, Paul Ricœur, Claude Romano, Pierre Rosanvallon, etc.) qui en élargit la perspective. Le concept de « libéralisme », clef de voûte de la démonstration, permet de montrer que, loin d'être replié dans le splendide isolement de sa tour d'ivoire autotélique, le modernisme serait plus politisé que les poncifs de la critique ont pu longtemps le laisser croire et que, inversement, le soi-disant « matérialisme » édouardien n'a pas banni, loin s'en faut, la représentation de la subjectivité, selon des modalités innovantes parfois. L'entreprise est audacieuse car elle convoque des catégories aux contours souvent indécis, à commencer par l'étiquette « édouardien » qui, quand elle ne renvoie pas à une brève période historique, coincée entre le temps long victorien et la boucherie de la Grande Guerre, ne va pas nécessairement de soi quand il s'agit de roman : « Existe-t-il une littérature qu'on puisse qualifier d'édouardienne ? » (9. Italiques dans le texte) Et avec le terme « libéralisme » les choses ne sont guère plus simples. Il importe bien sûr avant toutes choses de dépasser les représentations un peu sommaires que le lecteur peut en avoir aujourd'hui, entre *wishy washy liberalism* et (néo)libéralisme économique par exemple. Il est donc à porter au crédit de ce travail de bien asseoir le sémantisme pluriel de « libéralisme », entre histoire, pensée politique, philosophie et jusqu'à l'emploi de l'adjectif « libéral » parfois par la critique littéraire, pour poser les fondements d'une esthétique politique, l'une n'allant pas sans l'autre. Ainsi le roman, en tant que genre, serait « libéral », non pas au sens de vecteur d'une doctrine politique mais parce qu'à travers le personnage, il place l'individu, pris dans l'interaction entre le singulier et le collectif, au cœur de son projet. C'est après avoir pris le soin de

distinguer entre libéralisme fondateur, caractérisé par la « liberté négative » et le nouveau libéralisme, qui revendique la « liberté positive », soit « la liberté d'agir sans devenir soi-même une contrainte pour autrui » (17) que se trouve exposé le cadre d'une exégèse littéraire déclinable, conjointement ou alternativement, pour le roman édouardien et moderniste. Pour structurer son étude, Mellet postule que le libéralisme, connu pour sa modération, sa tolérance et son respect des différences, serait réfractaire à la sanction du choix exclusif et rédhibitoire. Le libéralisme ne tranche pas, et est tout aussi réticent à la pratique de la synthèse ou de l'hybridation selon l'auteur. Il se caractériserait par l'alternative, au sens français du mot, autrement dit « la légitimation d'une double voie [...] une bifurcation, un écart possible entre deux possibles. » (35) C'est précisément l'alternative, qualifiée de libérale, qui constitue l'ossature de l'ouvrage, articulé en trois mouvements : 1) « Première alternative libérale : naturalisme et singularité » ; 2) « Conflits littéraires entre l'individuel et le collectif » et un troisième chapitre, plus métacritique, qui interroge ce concept d'alternative en corrélation avec la « médiété » selon Aristote. En effet, parce qu'il a mis en avant une praxéologie de la liberté qui articule autonomie et responsabilité, le Stagirite serait l'un des précurseurs du (nouveau) libéralisme.

- 2 Le premier chapitre qui étudie l'alternative, ou coprésence oscillatoire, entre naturalisme et singularité, s'appuie utilement sur les travaux du comparatiste Yves Chevrel, qui présente le naturalisme comme méthode. En rien réductible à une transposition mimétique du réel, le naturalisme porterait avant tout une ambition formelle, il serait, pour citer Philippe Hamon, « une hypertrophie d'univers évaluatifs » (44). Héritier de l'empirisme, le naturalisme anglais repose sur l'expérimentation, entendue à la fois comme intériorisation subjective du monde réel et innovations formelles afin de traduire esthétiquement l'expérience du monde. Le naturalisme devient dès lors le legs commun au « roman édouardien et moderniste » (54), fusionné dans un singulier collectif. Au clivage emblématique de l'histoire littéraire, entre James et Wells, Woolf et Bennett, Lawrence et Galsworthy, Mellet substitue une démarche par incrémentations. Par exemple, l'insistance sur la matérialité du décor, que déplorait Woolf à propos de Bennett, n'a rien d'exclusif et serait compatible avec l'intérêt que cet auteur emblématique de la littérature édouardienne portait aussi à l'individualité et à ses limites. Stylistiquement, le recours au discours indirect libre, qui n'est bien sûr pas l'apanage du modernisme, reçoit un traitement bien singulier chez Bennett qui retranscrit la vie intérieure de créatures inattendues ; un bébé ou un chien (61). Et c'est encore de singularité, du modernisme cette fois, dont il est question avec May Sinclair que Mellet aborde à travers l'étude de Leslie de Bont, *Le modernisme singulier de May Sinclair* (88), qui accorde un rôle prééminent à la contextualisation, à la fois spatio-temporelle et épistémologique, notamment avec la médecine, la psychologie et la psychanalyse, à seule fin de rendre « la singularité de l'expérience du sujet moderniste » (de Bont 88). S'agissant de H. G. Wells, avec *Ann Veronica*, *Tono-Bungay* et *The New Machiavelli*, le goût pour la science et le débat d'idées n'invaliderait pas le naturalisme mais en illustrerait un aspect essentiel parfois oublié, à savoir le doute et l'irrésolution, qui deviennent le « moteur narratif » (66) d'un récit empirique : « une expérience qui permet [...] l'affirmation de singularités » (67). À travers *Of Human Bondage*, roman peu étudié de Somerset Maugham, il est suggéré, micro-lecture à l'appui, que l'alternative entre déterminisme naturaliste et agentivité individuelle s'exprime notamment par

l'intermédiaire du style : la juxtaposition paratactique de propositions dont le contenu ne permet pas d'établir un dialogue entre elles, jusqu'à la conclusion « sans appel » (77).

- 3 Le deuxième chapitre porte plus spécifiquement sur le « conflit », littéraire, entre l'individuel et le collectif. C'est l'acception heuristique du conflit comme « outil structurel » (101) qui est mise en avant. En effet, même si l'alternative permet le dépassement d'oppositions et d'antagonismes trop radicaux, ceux-ci n'en constituent pas moins une première étape dans le déploiement d'une logique libérale. Il s'agit pour Mellet de l'agôn, du débat qui expose à la multiplicité des points de vue et brise le consensus. Glosant Rancière, l'auteur rappelle opportunément que « la littérature dénoue les liens sociaux pour y retrouver les singularités originelles » (103) et que le processus d'individuation dans son rapport à l'autre et à soi-même, comme un autre peut-être, ne saurait occulter les « possibles tensions internes » qui traversent l'individu. *Howards End* vient illustrer ces réflexions dans la mesure où le personnage fostérien acquiert une autonomie, qualifiée de libérale, en n'étant pas exclusivement déterminé par l'intrigue ni totalement télécommandé par le narrateur qui se tient à une certaine distance. *Howards End*, tout empreint de l'esprit édouardien, à travers le désir de trouver en soi « de nouvelles harmonies », l'emblématique mantra « *only connect* », s'engage sur la voie du modernisme en adoptant des stratégies narratives reposant sur la porosité des niveaux énonciatifs, en vertu desquelles l'individualité est en constante (re)définition. Le conflit entre l'individuel et le collectif fait l'objet d'un traitement contrasté chez D. H. Lawrence à travers deux romans, *The Rainbow* et *Women in Love*, dont le second inverserait la logique du premier en quelque sorte. Avec Lawrence, l'éloge de l'individualité, poussé jusqu'au solipsisme parfois, s'accorde mal avec l'engagement pour l'égalité promu par le nouveau libéralisme qui n'oppose plus liberté individuelle et interventionnisme étatique mais postule au contraire, qu'il existe un rapport d'interdépendance entre les deux. L'attrait exercé par la philosophie nietzschéenne sur Lawrence est bien connu et dans son essai « Democracy », ce dernier fustige le nivellement par le bas auquel peut conduire un libéralisme trop démocratique. Cependant, dans un souci constant de dialectiser son propos, Mellet signale au passage que même la théorie de l'*Übermensch* et de la toute-puissance de l'individu n'exclut pas l'existence d'une alternative possible, qui se trouverait en l'espèce dans le naturalisme esthétique ; la dimension artistique inhérente à l'instinct permettant de concilier l'exigence d'une fidélité à la nature, rehaussée par le symbolisme, avec le culte de l'art. (86) *The Rainbow* et *Women in Love* sont donc intéressants parce qu'ils exacerbent, de façon opposée, les frictions entre l'individuel et le collectif. Tout en affirmant déjà la logique d'individuation, notamment à travers une quête identitaire exprimée dans des passages introspectifs, *The Rainbow* suggère que c'est à travers la confrontation avec autrui, y compris par le rapport érotique, que le sujet construit son propre récit, c'est en ce sens que se comprend le rapport d'Ursula avec Anton Skrebensky. À l'inverse, dans *Women in Love*, et Rupert Birkin en serait l'illustration parfaite, l'égotisme et le déli(t)ement du maillage social sont revendiqués, comme par forfanterie. Les personnages et les couples alternent et se croisent sans se rencontrer et il n'est pas jusqu'à la structure du roman qui ne vienne, selon Mellet, orchestrer « cette logique accidentelle et sérielle » (139). En l'absence de tension entre individuel et collectif, il ne reste plus que le conflit comme valeur et moteur narratif. Et, suivant cette logique de l'alternative qui dynamise constamment la réflexion, ce deuxième chapitre après s'être attardé avec Lawrence sur la prééminence du singulier, procède judicieusement à une réinsertion du collectif, comme par une voie détournée.

« L'individualisme de singularité », notion que Mellet emprunte à Rosanvallon, vient brouiller la ligne de partage entre l'individuel et le collectif en postulant que la revendication de la singularité est bel et bien dépendante de la reconnaissance d'autrui. C'est en effet le regard de l'autre qui saisit le sujet dans sa singularité et prend en compte les expériences et événements qui l'ont façonné, de sorte que le singulier serait intrinsèquement interrelationnel. C'est là un type d'approche qu'expose aussi Marielle Macé, que Mellet cite fort à propos à la page 135, quand elle démontre que l'individuation doit se comprendre comme « catégorie du collectif » en considérant le vivre comme manière d'être, ou mieux, stylistique de l'existence.

- 4 Dans le troisième et dernier chapitre, le concept d'alternative est analysé avec encore plus de minutie pour en faire ressortir les différentes facettes, et partant, l'éventail des lectures qu'il rend possible entre esthétique et politique. Jankélévitch est convoqué pour poser les termes du débat ; l'alternative invalide et surdétermine tout à la fois la nécessité du choix et sa substance tient dans la coexistence constamment maintenue entre ses deux versants. Mellet voit une correspondance étroite entre le contexte idéologique, philosophique et politique édouardien, le *Zeitgeist* de l'époque, et l'esthétique romanesque du moment, à l'œuvre chez des auteurs comme Bennett, Wells, Lawrence, Woolf et Forster, ce qui le conduit à avancer l'hypothèse d'une « alternative libérale et narrative » (186). A nouveau la coordination *et*, en italiques, est programmatique et signe l'appartenance à la culture anglaise du corpus étudié. En effet, la logique du ET est pour Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* (157) la caractéristique du roman anglo-américain qui s'installe résolument dans le milieu, en l'occurrence le parcours oscillatoire incessant entre les deux termes de l'alternative, « le glissement, le va-et-vient [...] et l'importance de la préservation des contraires » (158-159). D'ailleurs Zadie Smith dit peu ou prou la même chose quand elle avance l'idée que « Forster walked the middling line » (156) avant de préciser qu'il y a paradoxalement dans cette élection de la *via media* une certaine radicalité. Celle-ci tiendrait dans la coexistence troublante chez Forster du réalisme et du symbolique, du matériel et du spirituel, souvent soulignée par la critique à la suite de Woolf. Cette dernière partie de l'ouvrage, plus éclectique dans le choix de ses sources critiques, passe des *Pensées* de Pascal, à la *discretio* étudiée par Foucault, puis à la critique postmoderne qui avec Linda Hutcheon postule la logique du « *both and neither* » contre le « *either/or* » (185), et encore à la tradition anglaise qui selon Ackroyd, repose sur l'hétérogénéité (185). Elle tire néanmoins toute sa force de son ancrage très précis dans le corpus littéraire analysé. Ainsi le motif lawrencien de l'écart, en vertu duquel les corps s'attirent tout en étant simultanément agis par la puissance de ce qui les sépare intrinsèquement, est-il envisagé comme une modalité de l'alternative à travers l'interaction si particulière entre Gudrun Brangwen et Gerald Crich dans *Women in Love*. Par ailleurs le personnage de Margaret Schlegel dans *Howards End*, « à la recherche d'un équilibre et non d'une synthèse, d'une alternative ou d'une oscillation, et non d'un choix radical » (157), semble illustrer en tout point le propos. Celui-ci atteint l'un de ses temps forts lorsque Mellet retourne l'argument de Woolf, selon lequel l'alternative et le refus du choix chez Forster le disqualifieraient comme moderniste, pour arguer que c'est précisément le contraire qui se produit. Le *muddle* fostérien, l'indécision et/ou la confusion engageant l'esthétique fostérienne sur la voie d'une éthique de l'indétermination qui participerait à « une déconstruction moderniste de l'obsession idéaliste pour l'explication rationnelle » (152).

- 5 Dans sa conclusion Mellet plaide pour l'alternative, non comme consensus ou aplanissement des différences, mais comme dynamique du paradoxe. Il emprunte à François Jullien le concept de « dé-coïncidence ». Celle-ci consisterait à dénaturiser ce qui semble connu en s'affranchissant des « étiquettes préconçues » (190). Au nombre de celles-ci figurent sans doute celles qui ont opposé trop longtemps romans édouardien et moderniste en occultant au passage tout ce qu'ils ont en commun. Des études récentes sur Virginia Woolf se sont employées à montrer l'engagement de la romancière moderniste pour le quotidien et l'ordinaire, soulignant la dimension démocratique de son œuvre, inscrite à la fois dans la pluralité des voix représentées et dans la liberté accordée au lecteur. En somme, c'est à travers la catégorie du politique qui s'insinue jusque dans l'intime, qui en fait bien sûr partie intégrante, que la fiction édouardienne et moderniste, devenue une entité unique dans les dernières lignes du texte, se prête à une nouvelle grille de lecture sur le mode oscillatoire de l'alternative.
- 6 Cette étude dense et érudite, conduite dans une grande fluidité de la pensée, traduit une passion pour l'histoire des idées et garde constamment le cap sur la thèse qu'elle défend ; la volonté de soustraire le modernisme à une forme d'élitisme qui l'aurait coupé des débats démocratiques de son époque et la nécessité d'une prise en compte de la dimension foncièrement politique de tout acte créatif. La démonstration est rigoureuse et l'expression constamment soucieuse de précision. La clarté des analyses est renforcée par l'insertion à intervalles réguliers de subtiles micro-lectures attentives au style et à la forme, avec une prédilection pour les tropes. L'expertise, qui s'exerce sur un large éventail d'œuvres, suscite l'admiration et l'évidence avec laquelle s'opère le passage de l'une à l'autre est tout aussi remarquable. Le choix de ne pas retenir Ford Madox Ford peut toutefois surprendre d'autant plus que Mellet lui-même souligne très justement dans une note (n 16) que cet auteur, étudié tour à tour ou conjointement comme édouardien et moderniste, aurait eu toute sa place. Avec le choix du terme « libéral », l'auteur ne s'est pas simplifié la tâche car force est bien de constater que « libéral » est un mot à géométrie variable, selon que l'on se place sur un plan strictement politique ou, plus largement, philosophique. Dans la tradition philosophique anglo-saxonne le concept demeure finalement assez ouvert et, somme toute, abstrait, une fois établie la centralité du principe de liberté individuelle. Celle-ci se décline selon les époques et les sensibilités, avec la scission au XIX^e siècle entre les partisans de la libre entreprise d'un côté et les défenseurs de mesures plus sociales de l'autre (n 21). Ceci n'est pas simple, mais si l'on tient aussi compte, dans un effort de contextualisation au demeurant louable, des gouvernements libéraux, confrontés aux limites de l'exercice du pouvoir, notamment suite aux élections générales de 1906, le rapport avec la création romanesque ne va pas forcément de soi. Ce qui est sans doute vrai à un certain niveau de généralisation, par exemple, l'esprit du moment édouardien avec ce vent de liberté porté par des changements dans tous les domaines (n 93), l'est sans doute moins, appliqué à la micropolitique. Pour ne prendre qu'un exemple, la remarque de Widdowson qui voit dans l'ambivalence formelle de *Howards End* l'écho des « crises du libéralisme de l'Angleterre édouardienne » (149) est plus difficilement transposable dans le cadre d'une étude panoramique qui jette un regard rétrospectif sur toute une époque révolue, à travers le prisme des apports récents de la philosophie contemporaine, française principalement, exception faite d'allusions incidentes à Dewey, Nussbaum et Rawls. Pour dire les choses simplement, le concept de « libéral » ne se laisse pas saisir facilement et sa portée heuristique s'en trouve peut-être mise à mal parfois. Dès lors, comment comprendre exactement ce que serait un « roman

libéral » (122) ; s'agit-il d'une rubrique qui viendrait s'adjoindre aux catégories déjà existantes ? Dans un autre ordre d'idée, l'alternative serait-elle le versant mélioratif de ce qui est communément appelé le compromis ? Le parti libéral anglais officiellement fondé en 1859, même si l'appellation est revendiquée dès 1839 (13), se structure à partir d'une série de compromis entre Whigs et Radicals, partisans du *laissez-faire* et défenseurs d'une plus grande justice sociale. Et sur le plan conceptuel, cette même notion de compromis semble bel et bien inscrite au cœur même de la pensée dite libérale. Le parti pris de s'affranchir de tout renvoi au compromis, clairement stipulé à la page 49 (n 46), n'empêche pas que celui-ci fasse régulièrement retour dans l'argumentation (101 n 12, sous la plume de Ricœur où le désaveu du terme paraît tout relatif, 121 à propos de Forster, ou encore 156). En somme, n'aurait-il pas été intéressant d'aborder plus frontalement cette idée de compromis pour mieux lui tordre le cou et signifier son incompatibilité dans le cadre de cette étude ? Et ceci vaut également pour la notion de synthèse qui semble devoir être écartée mais réapparaît néanmoins çà et là ? Or il n'est pas indifférent de signaler qu'un corpus très proche a été étudié à partir de ce concept de synthèse précisément, par Charlotte Jones dans *Realism, Form, and Representation in the Edwardian Novel, Synthetic Realism* (O.U.P., 2021).

- 7 En résumé, *Des édouardiens aux modernistes* est un ouvrage passionnant, d'une érudition époustouflante et qui donne à penser, ce qui est éminemment précieux. La réflexion est animée par un engagement critique constant qui confère toute sa dynamique au propos. Le lecteur relit ou découvre un corpus, parfois laissé de côté, sous un angle original traversé par les interrogations de la critique contemporaine. Cet opus constitue une contribution majeure à la collection « Horizons anglophones », série *Present Perfect* des PULM, bien connue dans le domaine de l'anglistique francophone et bien au-delà.

AUTEURS

GEORGES LETISSIER

Université de Nantes